

# **Une modernité sans Occident**



**A. Hoodashtian**

# Une modernité sans Occident

Mondialisation de la modernité,  
émergence asiatique et  
métissage des valeurs modernes et traditionnelles

Éditions Zagros

Couverture : point & Ligne

©Editions Zagros

[www.editions-zagros.com](http://www.editions-zagros.com)

Première édition : Janvier 2006

ISBN : 2-915476-09-8

Toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que ce soit et notamment par photocopie, microfilm ou numérisation est interdite sans l'autorisation de l'éditeur. Toute traduction est interdite sans autorisation sous quelque forme que ce soit.

## **Remerciements**

Je souhaiterais d'abord marquer ma gratitude à M<sup>lle</sup> Christine Boucher qui a profondément contribué à l'achèvement de cet ouvrage et à M. René Schérer, professeur émérite au Département de philosophie à l'Université de Paris 8, et M. Jamchid Behnam, professeur associé à l'Université de Paris 7, M. Jean-Marie Vincent, décédé en 2003, qui fut professeur à l'Université de Paris 8 et directeur de ma thèse de doctorat (1998) dont cette étude n'est qu'une partie largement remaniée.

Je souhaite aussi remercier mon ami, le professeur René Barbier, ancien directeur du Département de Science de l'Éducation à Paris 8, qui a contribué à l'élaboration de l'idée de métissage qui sous-tend mes réflexions dans cette étude, en me confiant, entre autres, la responsabilité du groupe de recherche sur le métissage axiologique (GREMA), à l'Université dans les années 1990. Mes remerciements sont également adressés à mes professeurs M. Jacques Rancière, M. Jean Borreil, M. Denis Berger et surtout, le philosophe M. Alain Badiou avec qui j'ai passé toutes mes années formatrices en philosophie à Paris et, finalement, mes amis proches qui ont été les premiers lecteurs de ce texte, sans en connaître le destin. Je dédie ce livre à ma mère qui a dû supporter mon interminable exil et qui n'a jamais pu finalement lire ces lignes...

\*



## AVANT-PROPOS

Cet ouvrage présente une étude sur les rapports entre l'Occident et l'Orient à partir d'une analyse reposant sur les fondements conceptuels de la modernité et de sa nature mondialiste. Y sont décrits les fondements internes ainsi que le fonctionnement externe de la civilisation occidentale moderne, depuis sa naissance et son contact avec le monde, et l'effet qu'il produit sur les pôles culturels des pays non occidentaux.

La pénétration des effets et des valeurs de la modernité dans les pays non occidentaux a engendré une transformation structurelle, donnant naissance à une situation de non-retour historique dans ces pays. Cette pénétration est à l'origine de la création d'espaces totalement nouveaux constituant diverses « modernités locales », d'où l'idée d'une modernité sans Occident.

Par conséquent, *Une modernité sans Occident* n'est pas un ouvrage antioccidental. Il ne constitue ni l'expression d'une polémique, ni une approche d'inspiration politique, mais propose plutôt une réflexion sur l'émergence d'une ère nouvelle, où la mondialisation incite le monde non occidental à créer des espaces culturels, économiques et politiques uniques et sans précédent.

Deux caractéristiques les définissent : d'une part, ces nouveaux espaces, ces nouvelles sociétés, sont de type composé, ni tout à fait modernes – à la manière occidentale – ni tout à fait traditionnels – à la manière orientale. D'autre part, ils s'affranchissent de la domination directe de l'Occident.

Nous sommes ainsi témoins d'une ère extraordinaire où, pour la première fois, une dissociation brute entre la modernité et l'Occident devient manifeste. Notre époque a donné jour aux *pays modernes non occidentaux*. L'ère de la colonisation, ainsi que de la néo ou post-colonisation est, pour ainsi dire, définitivement dépassée. Le monde émergeant à la suite de la mondialisation est donc un monde de scission.

Ainsi, la modernité a depuis deux siècles, progressivement pénétré les pays dits traditionnels. Aujourd'hui, sa présence y est indéniable. Cette influence, redynamisée par le processus accélérateur de la mondialisation, a profondément bouleversé l'ensemble de la structure de ces sociétés. Or, suite à ces changements inattendus, elles se sont occidentalisées sans pour autant devenir « occidentales ».

Le paradoxe se présente ainsi : la modernité est occidentale dans ses origines historiques, mais de fait, elle est par nature profondément mondiale. Ce qui nous mène à dire que *plus la modernité se mondialise, moins elle est occidentale*. Une modernité sans Occident est donc une modernité devenue à la fois mondialisée et localisée, une modernité qui trahit ses origines en se mondialisant et fusionnant avec les valeurs les plus flexibles des cultures non occidentales. C'est une modernité métissée.

\*

Cet ouvrage est divisé en trois parties. La première a pour objet d'introduire les fondements théoriques de la modernité et le caractère occidental de celle-ci ; la deuxième développe l'idée de la mondialisation de la modernité, et la troisième met en lumière l'émergence asiatique. Étant donné que la première partie repose sur des concepts plutôt abstraits, les lecteurs moins portés vers les débats philosophiques pourront simplement éviter les cinq premiers chapitres.

\*

## INTRODUCTION

### La situation de non-retour historique

Une hypothèse centrale constitue l'essentiel de cet ouvrage :

L'extériorisation de la modernité et sa pénétration dans les pays non occidentaux introduisent des bouleversements structurels inédits qui *conditionnent* irréversiblement l'évolution historique de ces pays. Ce conditionnement signifie que les tentatives de changement de type constructif, mais aussi de type déconstructif<sup>1</sup>, sont à des degrés différents, contaminées, sciemment ou non, par les éléments influents de la modernité elle-même.

Mise en contact avec les géographies extra-occidentales, la modernité mondialiste, en les conditionnant, met un terme définitif à toute possibilité réelle de « retour aux sources » ou de « retour au passé », mais en même temps elle conditionne également les éléments de ce retour, et ceux de résistance à l'Occident.

Par son énergie motrice et sa nouveauté créatrice, elle réactive les forces endormies, rend leur vie complexe et initie une scission entre le passé et le présent dans les cultures locales ; une telle situation génère à la fois une attirance pour la modernité et une tendance à inventer des ensembles composés de métissage des valeurs modernes et traditionnelles.

Mais la création d'une telle situation n'exclut pas l'existence d'une volonté réelle de retour et de tentatives concrètes dans cette direction, mais suggère que celles-ci ne seraient jamais à l'origine d'une véritable reconstruction d'un passé civilisationnel susceptible de perdurer, et donc de perturber de façon définitive le mouvement de la

---

<sup>1</sup> Nous entendons par « tentatives de changement de type constructif » celles allant dans le sens de la modernité mondialisée, et par « type déconstructif » celles allant à l'encontre des effets de cette modernité.

mondialisation de la modernité. Ainsi, le devenir mondial de la modernité laisse entrer les sociétés dites traditionnelles dans un processus de « *situation de non-retour historique* ».

Cette thèse s'inspire pour l'essentiel, des travaux de Hegel. L'examen de la philosophie de l'histoire hégélienne, malgré les critiques (souvent fondées) de son système, nous lègue les éléments de fond d'une pensée originale suivant laquelle « la marche de l'Esprit » s'achemine dans un processus de progrès incessant. Cette simple idée, qualifiée de « thèse du progrès sans retour », paraît comme l'une des plus fondamentales et actuelles de la pensée historique de Hegel, méritant d'être retenue pour comprendre l'essentiel de la mondialisation de la modernité.

Mais pour que la thèse hégélienne soit opérante, il faudrait la débarrasser de l'une de ses composantes principales, celle du déterminisme historique du XIX<sup>e</sup> siècle, selon lequel « le progrès » n'existerait que dans la mesure où il admettrait une finalité définitive. Or, nous prenons pour postulat que la modernité est *infinie*, ce qui peut expliquer sa nature mondiale et sa mondialisation dans la réalité actuelle. Nous proposerons donc de lire la « thèse du progrès sans retour », comprenant une finalité et un contenu, sans cette finalité, à travers une décomposition, à l'issue de laquelle le « progrès », dans l'optique du XIX<sup>e</sup> siècle, n'aurait plus de sens. Ce que nous retenons de cette thèse hégélienne, et ce qui semble peser lourdement dans ses fondements théoriques, c'est l'idée qu'exprime le « sans retour ».

L'hypothèse de la « situation de non-retour historique » consiste à avancer que l'extériorisation de la civilisation occidentale et par conséquent, la présence mondiale de la modernité, à travers le développement technologique, économique et communicationnel, soit à l'origine de la production de *situations historiques* dans lesquelles toute possibilité de retour définitif au passé dans les espaces d'origine non modernes s'épuise. L'examen de la situation asiatique nous offre des éléments utiles à l'élaboration de cette idée. Celle-ci démontre aussi que le monde entier partage le même destin, que ce destin est égal pour tous, pour toute culture et nation, et que chacun l'aborde de façon à pouvoir composer avec ses éléments locaux. Ce destin est la modernité.

## Mondialisation

Si la modernité engendre une situation de non-retour historique, elle ne peut s'identifier qu'à l'infini. Ainsi, la mondialisation ne peut-elle être uniquement économique.

Face au discours de la mondialisation de l'économie, maintes fois affirmé et soutenu par divers spécialistes et par les médias, j'insisterai sur l'idée de la *mondialisation de la modernité*. Au-delà de l'*économisme* qui réduit la mondialisation à la logique de l'économie de marché, certes réelle et sans précédent, notre tentative consiste à développer l'idée de la mondialisation de la modernité, dont l'économie ne serait que l'une des variantes.

Deux approches existent à ce sujet : la mondialisation a-t-elle fait suite, comme le prétendent certains, à « l'internationalisation du capitalisme »<sup>2</sup> ou est-elle, comme nous le proposons, la continuité d'un mouvement qui se propage depuis l'époque de la colonisation ? Car la modernité est un *tout* ; elle est, à l'origine, un « ensemble organique »<sup>3</sup>, et c'est dans ce contexte que la mondialisation correspond, à notre sens, à une extériorisation de la modernité allant au-delà des mouvements du capitalisme commercial, de l'exportation/importation des marchandises ou encore, du développement international de la technologie. En effet, la modernité est un ensemble de valeurs. Nous tenterons d'examiner l'idée selon laquelle la mondialisation correspond à l'accélération du *mouvement planétaire de la modernité, à partir de ses fondements civilisationnels les plus profonds, (dont l'économie et la technologie ne représenteraient qu'une partie), vers les espaces les plus intacts, les plus inconnus et les peuples les plus lointains du monde.*

Autrement dit, si la mondialisation doit être considérée comme une étape dans le bouleversement mondial le plus déterminant de notre époque, elle ne s'effectue pourtant pas uniquement à travers le développement planétaire du capitalisme de l'économie de marché et de la technique moderne, mais bien par le biais de ce qui réside *derrière*

---

<sup>2</sup> Se référer à l'annexe I sur la mondialisation, à la fin de l'ouvrage.

<sup>3</sup> G. Mairet, *Histoire des idéologies*, (sous la direction de François Châtelet), Paris, Hachette, 1978.

ces éléments, de ce qui les *conceptualise*. Il s'agirait donc de la mondialisation d'une vision mondiale, d'une culture en soi, dont le sens le plus profond demeure *occidental*. Notre approche consiste à penser que la technique, loin d'être considérée comme un simple outil, *affecte l'âme*.<sup>4</sup>

S'agit-il d'un simple transfert du *savoir-faire* occidental ou doit-on y voir aussi un transfert du « *savoir-être* » moderne dans le monde entier ? La réponse réside au-delà de la technique comme simple « machine », et de l'économie comme simple source de profit. Une analyse pertinente ne peut pas ne reposer que sur ces éléments généraux, mais doit en revanche tenir compte des concepts qui les fondent et des effets qui en découlent.

Nous savons que le capitalisme s'inscrit dans le registre d'un système d'exploitation économique, qui véhicule l'intérêt du profit financier régi par des conditions d'inégalités sociales et économiques. En revanche, la modernité se situe au-delà du capitalisme, représentant la pensée critique, la rationalité, le principe de l'égalité, la liberté et le respect de l'individu. Alors, la mondialisation de la modernité est aussi celle de ces idées et des ces valeurs. Le système capitaliste, lui, se développe à travers la modernité, mais cette dernière, dans ses fondements, dépasse largement les conditions capitalistes<sup>5</sup>.

Ainsi, l'entrée de la technologie et de l'économie rationnelle dans les espaces orientaux ne se résume pas simplement au leurre du profit capitaliste, de l'exploitation économique et de la domination. Cette approche réduirait la civilisation occidentale à son simple aspect économique. Mais, il s'agit aussi de l'entrée de la modernité et ses principes dans ces espaces, influant radicalement tous les éléments constitutifs de l'être oriental, tels que la politique, la culture, la structure mentale et les attitudes culturelles et sociales. L'idée de la production de *situations de non-retour historique* surgit de cette analyse

---

<sup>4</sup> J. Ellul, *La technique ou l'enjeu du siècle*, Paris, Economica, 1990. (Pour Ellul, son développement est comparé à celui d'une « tumeur cancéreuse, [qui] mine les centres de décisions jusqu'aux plus hautes sphères de l'État »).

<sup>5</sup> La modernité, née en parallèle avec le capitalisme, produit aussi et surtout la critique de celui-ci. Ce qui assure la santé de la modernité, c'est la pensée critique.

de la technique et de l'économie. Dans ce contexte, la mondialisation, amorcée à partir de la fin des années 1980, ne pourrait avoir d'autre sens que celui d'une *accélération* du développement mondial de la présence occidentale, s'inscrivant dans la *continuité d'un mouvement entamé à l'époque de la colonisation*. De même que la colonisation ne pouvait se réduire à une présence militaire ou politique des puissances coloniales dans les pays colonisés, la mondialisation ne pourrait, à notre époque, se résumer à un simple développement de l'économie capitaliste.

En bref, notre objectif sera d'examiner dans quelle mesure l'exportation du *savoir-faire* occidental, à travers la mondialisation de l'économie, entraîne une transmission du *savoir-être moderne à travers la mondialisation de la modernité*, ce qui engendre à la fois une rencontre et une confrontation des valeurs modernes et traditionnelles, à l'issue desquelles aboutit un métissage axiologique et structurel dans les pays non occidentaux. L'ouverture des frontières des pays extra occidentaux à l'économie capitaliste et à sa logique envahissante, ainsi que l'emploi de la technologie occidentale, ont un effet sur l'esprit de ces peuples qui demeurent donc partagés entre la tradition et la modernité. Le sens dans lequel évolue une telle situation est toujours celui de la modernité, jamais celui de la tradition.

## **L'émergence asiatique**

Contrairement à ce que certains auteurs prétendent, il serait difficile de soutenir que le « seul gagnant » de l'ouverture des frontières et de la mondialisation sera l'Occident. En effet, ce dernier, en proie à un libéralisme dominant, risque de ne pas savoir en préserver le fruit, se trouvant déjà dépassé par les effets de sa victoire sur le monde. En revanche, la mondialisation semble privilégier ce qui fut le « tiers-monde », notamment les pays asiatiques, vers la réalisation d'une émergence historique.

Désormais, l'Asie entre dans le jeu d'une concurrence économique avec l'Occident, force avec laquelle, *elle n'aurait jamais imaginé pouvoir rivaliser pendant plus de quatre siècles*. La Chine

s'affiche comme l'un des piliers incontestables de cette concurrence<sup>6</sup>. Dans cette optique, il ne s'agit plus de se demander si les Asiatiques pourront véritablement « *gagner* » sur le terrain de la concurrence, mais bien de comprendre que cette concurrence est sur le point de réaliser, pour la première fois, un bouleversement dans la *logique de quatre siècles de domination occidentale* sur le monde. L'Asie, ex-colonisée, dominée et se considérant toujours comme telle, devient désormais une véritable puissance en soi, une puissance qui défie véritablement l'Occident. Ce nouvel état de fait représente un changement définitif et des plus significatifs dans le rapport Nord/Sud, Occident/Orient, dans l'histoire mondiale depuis la fin du Moyen Âge. Il est l'une des issues les plus porteuses et les plus positives de la mondialisation. L'Asie entre dans un jeu de concurrence pour lequel *elle n'a pas fixé ses règles*. En effet, l'Occident dès l'époque coloniale a poussé ce continent à se réactiver et à *imiter* ainsi son maître incontesté. « *Imiter* », l'arme des opprimés, fut d'ailleurs l'élément le plus décisif permettant à l'Asie, aux civilisations millénaires, d'entrer en rivalité directe avec ses anciens colonisateurs.

### **L'incertitude occidentale et la question du Centre du monde**

Se placer face à l'Occident est déjà le premier pas décisif sur le chemin concurrentiel menant vers un conflit « sans lendemain ». Mais *qui en sortira « vainqueur »*? Prétendre que le vainqueur de demain est inconnu confirmerait que l'Occident, pour la première fois, s'est laissé

---

<sup>6</sup> Depuis plus de 20 ans, la Banque Mondiale, ainsi que les organismes de recherche les plus influents du monde se penchent sur la montée de la Chine. « L'efficacité chinoise » sur le plan économique a fait l'objet de plus d'un débat, et ceci en dépit de l'importance de l'inégalité sociale, la corruption, l'autoritarisme étatique et la répression de toute opposition politique. Les études publiées sur la Chine en langue française et surtout anglaise sont innombrables. Certains seront cités dans cet ouvrage. Se référer aux plus récentes informations sur cette thématique : Le Monde 2, le 3 décembre 2005, entretien avec le sinologue François Jullien; TIME, le 5 décembre sur le rôle des Chinois en Italie (*Italy VS China*), 2005, Le Monde 2, le 24 septembre 2005 sur le rôle des Chinois en Algérie (*Ces Chinois qui bâtissent l'Algérie*), The Economist, le 3 décembre 2005 sur les récentes ambitions chinoise dans la régions de l'Asie de l'est, aussi voir le rapport intéressant sur le rôle déterminant des Chinois dans le marché du textile de l'Italie du nord dans Le Figaro, le 18 novembre 2005.

entraîner dans un *processus d'incertitude historique*. Cette possibilité présente l'élément le plus périlleux que la mondialisation ait offert au monde occidental.

C'est ainsi que l'une des conséquences capitales de la situation actuelle, fondée d'une part sur l'incertitude occidentale, et d'autre part, sur l'émergence asiatique, serait que la question du « centre du monde » devienne problématique. La rivalité économique de l'Asie avec le monde occidental serait-elle susceptible d'ébranler la stabilité de ce centre assumé actuellement par les États-Unis<sup>7</sup> ? En effet, ce centre est en proie de devenir presque *exclusivement économique*, perdant ainsi l'équilibre nécessaire au cautionnement d'un *sens*. Tandis que, de façon générale, tout centre mondial doit être *producteur de sens*, l'Occident semble s'acheminer vers une situation de « crise de sens ».<sup>8</sup> Face à l'émergence asiatique et compte tenu de la fragilité du centre actuel, il est donc légitime de se demander si l'Occident ne se dirige pas vers un déclin relatif, et si le monde n'est pas en train de se préparer à un déplacement du centre actuel vers un futur centre mondial, probablement vers l'Asie.

### **Le dépassement de la modernité**

Un facteur très important vient s'ajouter à cette réflexion : celui de l'existence d'une idéologie de pouvoir que l'on peut observer en Asie aujourd'hui. Cette idéologie du pouvoir asiatique, organisée à travers la confrontation puis la composition (le métissage) des données modernes et traditionnelles, va jusqu'à offrir une tentative de *localisation* des valeurs occidentales. Une « japonisation » des valeurs de la modernité est à remarquer au Japon, au même titre qu'une forte tentative de « dépassement de la modernité », manifeste depuis au moins la fin de la Seconde Guerre mondiale. Avant d'aborder la question des valeurs, il faut d'abord préciser que le processus de « japonisation » connaît surtout une version politique. Actuellement, au Japon, mais aussi dans d'autres pays d'Extrême-Orient, nous rappelle

---

<sup>7</sup> Fernand Braudel, *La Dynamique du capitalisme*, Paris, Arthaud, 1985.

<sup>8</sup> Z. Laïdi, *Un monde privé de sens*, Paris, Fayard, 1994.

Bernard Stevens, il existe une « tendance persistante à vouloir sortir *du rôle de suiveur de l'Occident* pour manifester une autonomie, non seulement sur les plans économique, géostratégique et militaire, mais également au plan du choix de société, de civilisation et de culture. Ce qui ne peut manquer d'avoir des implications idéologiques et politiques ». <sup>9</sup> De plus, à propos de la japonisation des valeurs, selon une étude de S. E. Eisenstadt: « le Japon n'est jamais devenu, au yeux de l'auteur, partie intégrante d'autres civilisations ». Au Japon, « les emprunts – idées, objets, technologie, habillement, doctrines – ...ont été *japonisés* ». Cette japonisation signifie que les valeurs étrangères ont été reçues et structurées suivant des « principes puisés dans l'expérience japonaise » <sup>10</sup>. D'autres auteurs font aussi référence à la « modernité japonaise », dans laquelle il est possible d'« être moderne sans être occidental » <sup>11</sup>.

Mettons l'accent sur trois points :

Le processus de métissage des valeurs, loin d'être totalement conscient ou planifié, semble dépasser la volonté ou la décision personnelle, intellectuelle ou politique d'un peuple. Il s'agirait au moins en partie d'un processus inconscient, d'un *automatisme historique*. Les métissages semblent être, d'une part, l'œuvre de la subjectivité et, d'autre part, celle d'une *inévitabilité* historique. C'est là que la modernité se distingue de la modernisation. Autant cette dernière introduit des changements visibles et repérables, autant la modernité produit des effets lents, dans les sphères de la pensée, de la culture et de l'éducation, échappant à toute visibilité immédiate. Alors que la modernisation s'appuie sur des décisions et des plans établis, la modernité fait son œuvre de façon invisible, mais inexorable.

Dans le même contexte, le deuxième point consiste à examiner et à démontrer qu'une telle réalité n'est pas propre au Japon, voire à l'Extrême-Orient, mais plutôt à l'ensemble des pays d'origine non moderne, même si les auteurs et les observateurs n'accordent que très

---

<sup>9</sup> B. Stevens, « Ambitions japonaises : nouvel asiatisme et dépassement de la modernité », in *Revue Esprit* (Paris), juillet 1995, p.5.

<sup>10</sup> S. E. Eisenstadt, « L'expérience historique japonaise : le paradoxe d'une modernité non axiale », in *Revue Internationale de Sciences Sociales* (Paris), n° 151, mars 1997.

<sup>11</sup> P. Pons et P.F. Souyri, « Moderne sans être occidental », in *Le Monde des débats* (Paris), novembre 1992.

peu d'attention à cette réalité mondiale. Aujourd'hui, le processus de métissage est en cours partout, dans tous les pays et toutes les cultures du monde non occidental. En contact avec la modernité, chacune de ces cultures, à des degrés différents et suivant sa propre condition historique, se laisse entraîner dans un processus de métissage structurel où interagissent les éléments les plus recevables de la modernité et les éléments les plus flexibles de la tradition.

En réalité, l'existence même d'un processus de métissage structurel confirme notre hypothèse principale, selon laquelle des « situations de non-retour historique » sont créées où la modernité a fait son entrée. Ce n'est qu'à partir de cette situation qu'un métissage devient manifeste. Si les possibilités de retour semblent définitivement épuisées, c'est que les éléments extérieurs sont déjà profondément intégrés dans l'ensemble de la structure de l'espace non occidental.

### **La modernité et le problème de la structure réceptrice**

Dans ses réflexions sur le Japon, Eisenstadt souligne que les « emprunts étrangers » ont été reçus et organisés « ou structurés *suivant des principes puisés dans l'expérience japonaise* ». <sup>12</sup> Cette affirmation nous laisse perplexe face aux effets réels de ces emprunts sur la structure réceptrice du pays concerné (ici le Japon), et sur la capacité réelle de ces structures à demeurer *intactes* au contact de ces emprunts étrangers.

En revanche, dans le processus de la rencontre des civilisations s'effectue une influence *réiproque des cultures*. La question est la suivante : la formation de la structure réceptrice demeure-t-elle véritablement intacte, c'est-à-dire capable de prendre isolément les éléments étrangers parmi un tout, et uniquement en fonction de ses *propres besoins* et de ses propres expériences ? La question consiste à déterminer si les emprunts étrangers qui ont été reçus et « japonisés par les principes puisés dans l'expérience japonaise », n'ont pas altéré ces mêmes principes. Car, en effet, il semble difficile d'imaginer qu'une

---

<sup>12</sup> S. E. Eisenstadt, *L'expérience historique japonaise : le paradoxe d'une modernité non axiale*, op.cit.

structure reçoive des emprunts étrangers sans être atteinte, dans ses fondements, par les effets introduits. Ces interrogations sont fondamentales au développement de l'hypothèse de la « situation de non-retour historique » et de l'idée du métissage. Car, selon cette hypothèse, nous admettons que le contact entre la modernité et les sociétés non occidentales touche la formation même de la structure réceptrice, et influence à son tour la *façon* dont la modernité est reçue. D'une part, la formation historique et les valeurs de chaque structure réceptrice semblent influencer *la façon dont les emprunts étrangers sont reçus*; d'autre part, elles influencent aussi, à des degrés différents selon chaque pays, la *définition* même de ces emprunts. Car chaque culture interprète la modernité différemment.

Dans cette optique, il ne s'agit pas d'« emprunts », mais d'*effets*. Dans le premier cas, il s'agit de la possibilité subjective de *sélectionner* les facteurs étrangers tandis que, dans le second cas, on fait référence à la nature *envahissante* et dominatrice de la modernité, ce qui semble davantage refléter la réalité. Cela correspond également à l'idée de la composition des valeurs, de métissage structurel, résultant de l'absence d'une réelle possibilité de sélection.

C'est ainsi que, loin de tout universalisme, nous proposerons d'examiner l'idée selon laquelle chaque structure, donc chaque pays suivant son histoire, établirait un contact singulier, propre aux capacités de sa formation historique, avec les éléments étrangers tels que la modernité occidentale. Ainsi, on ne peut concevoir que les Japonais reçoivent des éléments extérieurs leur convenant, sans qu'une *nouvelle situation* naisse à la base de leur structure, en fonction de ce contact et compte tenu de la participation de chaque aspect de leur société à travers ce contact. Cette situation est le fruit immédiat de la participation des éléments locaux et des éléments extérieurs. Cette nouvelle situation introduit de *nouveaux besoins* au sein des pays récepteurs. Dès lors, les éléments de la tradition se trouvent réactivés, ce qui définit les limites de la structure réceptrice.

# **PREMIÈRE PARTIE**

## **LA MODERNITÉ : AVÈNEMENT ET DÉVELOPPEMENT D'UNE ÉPOQUE**